

...et si nous retournions en Oranie !

LA PAUSE DE LOURMEL

De Bou-Hadjar à Lourmel (un nom qui rappelle celui d'un officier général de l'époque héroïque et pénible de la conquête) — la route n'est guère longue... Du reste, pour quoi se hâter lorsqu'il s'agit d'une promenade ne ressemblant à aucune autre, à travers une région riche d'un immense et prospère vignoble comptant parmi les plus importants de notre chère province, littéralement sorti de la brousse par l'ardeur au travail, et quel travail, après bien des risques, bien des déboires, des découragements, des drames ! Vous aussi, amis lecteurs de ces lieux défrichés par vos grands-pères, vos pères, entretenus, revalorisés, soignés, **couvés** par vous-mêmes, de Tifferouine à Bou-Zadjar, de Sidi-Baroudi à El-Amria, vous aussi, dis-je, dans l'esprit de ceux qui nous désignent sous le vocable de « **Ces gens-là !...** », vous faites partie de cette **tribu des fortunes impures**, selon l'expression — on aura tout vu ! — d'un quidam qui a précisément été mis en **vedette** à propos de « **fortune venue on ne sait d'où !** ». Quelques années auparavant, s'adressant à une délégation de nos responsables et autres défenseurs sur le plan de l'indemnisation, ce quidam avait osé déclarer, le geste large, le menton haut : « **Savez-vous, jamais je n'oublierai que j'ai été Algérie française, et je ne le renierai pas. J'ai senti que quelqu'un devrait un jour réparer les erreurs et les injustices, aider les victimes. Moi, je le ferai, parce que je suis ici...** » Ce n'est pas seulement à l'éloquence qu'il faut tor dre le cou... mais passons.

Pourquoi Lourmel après Bou-Hadjar ? Parce que cette fois, dans la même journée de la halte au royal domaine du vin rosé, j'ai eu le plaisir, il y aura bientôt 15 ans, de conduire dans ces deux importantes cités rurales, la délégation des maires d'Europe dirigée par Henry Cravatte, ancien ministre du Luxembourg, député du Grand-Duché, maire d'une charmante cité de ce merveilleux pays, à l'heure actuelle toujours président du Conseil des Communes d'Europe qui, à la fin de son périple à travers une partie de l'Oranie, après Arzew, Renan, Mostaganem, Perrégaux, Bel-Abbès, Misserghin, Bou-Hadjar et Lourmel, devait, au Conseil général d'Oran, dont la délégation était l'hôte, prononcer un discours surprenant de la part d'un étranger, approuvé, applaudi d'enthousiasme.

Au soir de la réception finale, dans les salons de la préfecture, le préfet, entouré de nombreux notables, me prenait par un bras en s'écriant : « **... Mais d'où donc l'avez-vous sorti ! Quel grand bonhomme ! Il est plus Algérie française que nous !** » Notre éminent hôte étranger, profondément européen, socialiste style Max Lejeune, avait fait un tel éloge de notre province parcourue en partie durant huit jours, après une randonnée dans le reste de l'Algérie, « **où nous avons été stupéfaits de constater l'œuvre vraiment grandiose des Français de ce pays** », que... Michel Debré et ses Princes en auraient eu le souffle coupé. « **Il n'est pas possible, et à mon sens absolument impensable, me dit-il à l'heure de son envol de La Sénia, que la France abandonne votre pays !** » Et pourtant, ce crime a été consommé.

Pourquoi encore Lourmel ? Parce que cette vivante et laborieuse collectivité qu'était ce beau village éveille toujours en moi, non seulement cet aspect de brousse marécageuse qu'elle offrit aux premiers arrivants, mais encore de riches, d'avenantes images, colorées à souhait, combien tristes aussi, car les amis que j'y comptais, entre autres le souriant et bouillant Paul Yung, expulsé de sa commune et de tout le territoire, en raison de son non-conformisme, qui était le nôtre à tous, ont presque tous disparu ou sont dispersés. (A vous, Monsieur Calmels junior, du Congrès des maires à Paris !) J'appréhende de citer des noms, de crainte d'en omettre, de raviver certaines douleurs en sommeil, de rappeler des deuils cruels récents. Mais malgré moi, dans mon esprit défilent des noms : Dubroca, Bouysier, Amoros, Ceccaldi, Marguin, des noms d'âges lointains, puis ces autres : Cambillau, Cardona, Calmels, Garcia, Gonfrier, colonel Groscolas, Pitt... et, l'occasion faisant le

larron, j'entends esquisser ci-après un rappel qui fit assez de bruit à l'époque. Ecoutez bien. Le dernier maire de Lourmel, M. Chollet, était le suppléant du député d'Oran-Campagne, directeur de « L'Echo d'Oran », à qui furent faites certaines déclarations sensationnelles, des déclarations, n'est-ce pas Monsieur Chollet, sur lesquelles son auteur, par la suite, dans ses **Mémoires tronquées et truquées**, mit un gigantesque éteignoir. Il est vrai qu'il avait dit, à plusieurs reprises, il me faut le répéter : « **Ce que je n'ai pas écrit, je le nie** ». Rappelez-vous, c'était publié par un lumineux matin d'avril 1959 : « **Je n'ai pas prononcé le mot INTEGRATION, tout d'abord parce qu'on a voulu me l'imposer. Mais qu'est-ce que j'ai fait depuis que je suis au pouvoir, et même avant ? N'est-ce pas de la véritable intégration ? Quant à la signification politique du mot, que veut-elle dire ? Que l'Algérie est française ? Est-ce utile de le dire, puisque cela est ?** ».

Ces affirmations firent alors croire, comme ON me le dit dans la journée même, comme en maintes circonstances dans mon entourage direct professionnel, « **qu'une aurore aux doigts de rose** », selon l'expression du vieil Homère, se levait sur notre cher pays, et l'ON ajoutait : « **Ne soyez pas pessimiste, vous voyez bien qu'il ne renie rien, qu'il confirme plutôt son discours de Mostaganem !** ». Excusez-moi, Monsieur Chollet, et vous aussi, amis et bons gens de Lourmel, de vous avoir rappelé ces autres falacieuses promesses.

Oh ! pardonnez-moi, amis lecteurs de Lourmel, je m'étais à nouveau arrêté en chemin, pour exprimer toute ma colère, pour crier toutes mes pensées au vent de l'Histoire inventé par toute une bande de truands dont le seul but, tout au long de notre drame, n'était que de nous nuire, par n'importe quel moyen. Quelle camarilla digne de la caverne d'Ali-Baba que cette **intelligentsia** venue de la droite, de la gauche, du centre. — de partout, archevêques, pasteurs, chanoines, journalistes en mal de copie, syndicalistes, acteurs et cinéastes pédérastes et autres, écrivains notoires, ambassadeurs, couturiers, nageant tous dans la calomnie, la fourberie, à la dévotion du politique le plus rusé, le plus vindicatif, le plus raciste qu'ait connu cet égoïste Hexagone ! Malgré les ans qui passent, je ne peux me résoudre à croire qu'on nous a volé notre berceau, et pourtant... Comment oublier les vilénies dont nous avons été l'objet, et les misères qui sont faites encore à tant des nôtres ! Quoi, ai-je tort de sortir de mes gonds ? On ne peut pas se refaire, dit-on, et vous ne me tiendrez nulle rigueur de cette nouvelle **sortie** du sujet.

Regardez, vous aussi, dans vos pensées.

Dieu qu'elle est agréable à contempler en avril, en mai, quelle que soit la saison, cette campagne qui s'étend à perte de vue, notre campagne ! Revoyons ensemble, de la route ou des champs de vigne, ces fermes blanches ou colorées qu'agrémentent arbres et fleurs, ces choses que l'arabe a peu goûtées à ce jour, et comprenez mon ressentiment, le vôtre à n'en pas douter, de ne plus pouvoir sentir notre Nature, la prendre dans nos bras et l'étreindre... Cher et pauvre pays perdu, je croyais m'y trouver à nouveau ; que j'allais, amis, à votre rencontre pour vous serrer la main, continuer nos colloques, me faire offrir une blanche anisette... Que nous allions à nouveau goûter le **farniente** de la jolie plage de Bouzadjar et déguster les savoureux produits de cette mer qui manque tant à chacun d'entre nous, à qui ON aura vraiment tout pris...

...Nous voici au cœur de la cité, sur cette place publique, unique, joliment fleurie, où chante l'eau claire d'un jet d'eau, — un lamento aujourd'hui —, véritable nid de verdure vivant à l'ombre de la Croix. Continuons notre rêve, ce seul bien qu'on ne nous a pas volé, et malgré votre tristesse que l'on devine, regardons encore. Là, tout près, est sa spacieuse mairie où flotte notre drapeau, — cet emblème qu'ici on piétine et on brûle, — cette maison commune où œuvrèrent tant d'hommes de bonne volonté ;

là, au coin de la grand-route, face à la demeure de Monsieur Paul, comme on l'appelait, montent de la vaste terrasse d'un café les éclats de voix des joueurs de belote, européens et musulmans, et nul n'est surpris d'en voir sortir un homme portant la robe de bure des Franciscains, un vieil ami dont j'évoquerais plus loin l'image ; là encore, tout près aussi, tant et tant de locaux publics, sociaux, où le meilleur accueil était réservé aux... **colonisés** ; et puis ces caves fleurant bon ce jus de la vigne si apprécié à travers l'Hexagone. Ce **jus** ? Bacchus eût aimé faire son gîte dans les caves qui le renfermaient.

Amis, respirez, respirez l'air de ce qui fut votre gîte à vous, bâti par vous ; mettez le plus de soleil possible dans votre cœur, remplissez vos yeux de la pureté de votre ciel.

Un mot encore avant d'essuyer vos larmes, pour dire que mon regretté ami Paul Yung — je n'ai pas oublié qu'en 1937 il était présent aux obsèques de mon père — repose quelque part en Gironde, dans le petit cimetière proche de Quinsac, cette commune qui parraina Lourmel à l'heure des fausses promesses, et un dernier pour évoquer la mémoire de son dernier prêtre, un Franciscain, ancien para d'Indochine, que j'ai personnellement approché et apprécié, dont j'ai goûté la vive intelligence et la bonhomie et qui, plus d'une fois, à la table de ma famille, partagea avec nous le pain, le sel, et nos sentiments. Je veux parler du Père Jean Foriel, rencontré pour la dernière fois à Oran, devant la Barclays-Bank, le 29 ou le 30 juin 1962 : il venait d'accompagner sa mère et sa nièce à la gare maritime et s'en retournait à Lourmel, « **où est ma place, mon devoir** ». C'est à Besançon, mon point de chute, en août, que j'appris, au hasard d'une rencontre de l'un des nôtres, qu'il aurait été assassiné à son retour. J'ai longtemps cherché à en avoir confirmation, mais en vain.

* *

Me pardonneriez-vous, bonnes gens de Lourmel, d'avoir à peine effleuré l'histoire ou plutôt l'évocation de votre chère cité ? Je tâcherais de faire mieux une autre fois, si j'en ai la possibilité, je veux dire si l'un d'entre vous me communiquait un jour les éléments qui cette fois m'ont fait défaut. Avoir une grosse mémoire est un privilège que je n'ai malheureusement pas et la mienne, toute menue, prend de l'âge au fur et à mesure que le temps passe. Ce qui ne m'empêche pas, en mettant un terme à cette nouvelle étape, d'ajouter que sans ostentation on savait à Lourmel aussi, comme partout ailleurs

chez nous, n'en déplaise à tous les hableurs que vous connaissez, se pencher avec réalisme et sollicitude, et sans le crier sur les toits, sur les humbles, je dis bien **tous** les humbles, je puis en porter témoignage car je connais le lieu depuis fort longtemps, du temps, si je ne m'abuse, où une certaine phalange musicale, La Lyre je crois, s'y faisait entendre et apprécier. Faire du SOCIAL n'était pas chez nous, comme ici, un slogan de campagne électorale, cela se faisait sans cérémonial, sans fanfare, parce que c'était dans les mœurs, mieux dans les cœurs des administrateurs que furent, dans leur ensemble, nos maires et leurs conseillers, et en majorité ceux qu'on a traités sans indulgence aucune, tout au long de notre calvaire, de **colonialistes esclavagistes**. A vous de jouer à présent, amis de Lourmel, à vous de raconter autour de vous, aux petits surtout, ce qu'était votre berceau. Car il vous appartient, et je ne me lasserai pas de le répéter, d'apprendre à vos enfants et petits-enfants quels efforts ont été nécessaires pour faire d'un champ de broussailles l'admirable entité que vous avez dû, les choses étant ce qu'ON a voulu qu'elles fussent, abandonner la mort dans l'âme et la rage au cœur : nul d'entre nous ne doit avoir honte de son passé, bien au contraire il faut le crier haut et ferme. Croyez-moi, ils sont nombreux ceux qui là-bas tirent la langue et expriment leurs regrets, même publiquement. Les coopérants qui **rentrent**, le plus grand nombre à jamais et nous savons tous pourquoi, ne cachent pas que c'est bien grâce aux prétendues **fortunes impures**, que le pain quotidien y était assuré.

Enfin, encore quelques lignes pour évoquer aussi la mémoire d'un ami, conseiller général du coin, Armand Demeuré, que j'ai connu dans le populaire et attachant quartier de la Marine à Oran, rue du Matelot-Landini pour préciser où il avait élu domicile depuis longtemps. C'était le poète et paysan, l'érudit de l'Assemblée départementale, sympathique, avenant, tenace, persuasif et bon enfant à la fois, et d'une profonde honnêteté intellectuelle. Il y a quelques années déjà, en 1965 je crois, j'ai pu lire l'une des dernières lettres qu'il avait écrites avant sa mort, adressée à l'ancien maire Gabriel Lambert, dans laquelle il disait, comme nous le pensons tous à vrai dire : « **C'est le paradoxe de ce temps de vivre en exilé dans sa propre patrie** ». Comme tant d'autres, il n'a pu supporter plus longtemps cette ignominie dont nous avons été les victimes ; il repose dans un petit cimetière de Saône-et-Loire. Ah ! cette « **solitude de l'exil** ».

François RIOLAND.